

libre qui se croit le maître du monde avec une armée de pièces de cent sous.

Cette résistance au ridicule exaspéra la jeune femme qui s'en plaignit un jour au duc d'Ayguesvives.

— Voulez-vous être duchesse ? lui dit-il, rien n'est plus simple.

Je ne sais pas si rien n'était plus simple, mais je sais que depuis cette rencontre la belle orgueilleuse passe la moitié de son temps avec le duc d'Ayguesvives.

Voilà pourquoi elle est duchesse la moitié du temps.

Maintenant il y a deux taches au soleil.

Les courtisanes du monde

avant sa tentative de la Calomnie. Elle prit
longtemps à s'en remettre. On commençait
d'ailleurs à se demander contre elle, sans
seulement par sa son charme inévitable
trouvaient de tout le monde, mais par sa
le vint à lui par sa victoire la calomnieuse.
ment si on doutait maintenant de elle, elle des
amants, on pouvait du le avant pour Victor
une au mariage sans divorce de deux ans.

Histoire de Jeanne Toutyva

Ce n'était pas seulement à l'hôtel de Paris que se contaient toutes ces histoires.

Quand les amis de Violette se retrouvaient ensemble dans le monde, ils continuaient à portraiturer les pécheresses à la mode, sans rancune d'ailleurs, car ils étaient trop philosophes pour vouloir réformer les femmes.

Madame de Montmartel avait promis à Violette de donner une fête exprès pour elle et de le dire tout haut. Celle-là n'était pas vaillante à moitié; elle continuait à braver son monde avec le plus spirituel dédain. Comme elle était du faubourg Saint-Germain, elle

avait pu tenir tête à la calomnie bien plus longtemps qu'une autre. On commençait d'ailleurs à se désarmer contre elle, non-seulement parce que son charme incroyable triomphait de tout le monde, mais parce que la vérité finit par vaincre la calomnie. Seulement si on doutait maintenant qu'elle eût des amants, on trouvait qu'elle avait pour Violette une amitié trop tendre. On ne comprenait rien à ce mariage sans divorce de deux âmes charmantes qui se fondaient l'une dans l'autre en haine des sots et des méchants.

Madame de Montmartel avait dit souvent :

— Ce que j'ai toujours cherché et ce que je n'ai jamais trouvé, c'est un amant qui caresse mon âme sans toucher à mon corps.

Violette n'avait-elle pas ces caresses-là ?

La fête fut splendide. Violette y fut accueillie avec une curiosité toute sympathique. Paris n'est pas trop méchant à celles qui ont scellé la passion par la fatalité.

C'était huit jours avant les belles folies du carnaval ; on péchait en toute hâte dans l'effroi du pâle mercredi des Cendres ; on festoyait partout, on dansait, on valsait,

on cotillonnait. Dîners à dormir debout, soupers jusqu'à l'aube, ce n'était que sauteries et bals, festons et astragales. C'était en cette période terrible où tout homme de cœur est sur le point de devenir un instant le mari de toutes les femmes ; la femme, la femme de tous les maris.

Il y a à Paris, au temps du carnaval, un tourbillon qui confond tous les cœurs, tous les désirs, tous les rêves, toutes les passions. Quand la mère de famille rentre chez elle, elle détourne la tête, car il lui semble toujours qu'elle a perdu quelque chose en route. C'est qu'en effet elle ne rentre pas tout entière. Elle a laissé au bal quelques-unes des vertus domestiques, qui ont été piétinées comme les chiffons, les fleurs et les perles tombés de son corsage.

Chez la comtesse de Montmartel, on avait annoncé un cotillon monumental. On avait ravagé huit boutiques de fleurs, on avait acheté une charrette de joujoux. C'était une orgie. Aussi le maître des cérémonies du cotillon devait-il inventer des pas nouveaux sur des airs nouveaux.

Au milieu du cotillon, parmi les vers de mirliton que débitait un valseur déguisé en charlatan, on remarqua un sonnet.

SONNET DU COTILLON

C'est un jeu d'autrefois, une danse de France,
Un ballet du vieux temps dans de vivants décors,
Une chaîne gauloise avec le diable au corps,
Où la gaieté décrit une circontérence.

On prend pour conducteurs les plus brillants Lindors,
On prend pour entraîneuse Anna, Blanche ou Laurence;
C'est un cercle infernal, escarpé d'espérance,
Et l'on y peut rentrer quand on en est dehors.

Le bal a commencé par de nouveaux quadrilles
Bourrés de trémolos et saccadés de trilles;
Déjà l'on a dansé, valsé, polké, rêvé.

Mais pour le cotillon tout le monde est levé !
Et l'alouette chante, on cotillonne encore.
Cotillon vertueux, tu vois lever l'aurore !

Le prince Rio, Monjoyeux, Harken, d'Ayguesvives et trois ou quatre autres qui ne cotillonnaient pas regardaient le spectacle tout en déshabillant un peu les femmes au moral. On sait qu'ils n'étaient pas aveuglés par leurs illusions, ils jetaient le « sujet » sur la table de

marbre et travaillaient l'anatomie comme des carabins de troisième année.

— Mon cher d'Ayguesvives, vois-tu cette jeune femme au bras du colonel Renaud ?

— Oui, une Armide blanche comme un cygne, grande comme un roseau. On dirait qu'elle vient tout droit du faubourg Saint-Germain.

— Elle vient bien un peu de ce côté-là. C'est la fille d'une femme de chambre qui lui a donné le jour à la porte d'un château de Picardie. Une fille bien née, à ce qu'elle dit dans ses jours d'expansion, sans doute parce que sa mère, surnommée Batifolette, aura batifolé avec les chasseurs héraldiques qui venaient tous les automnes au château de Viel-fontaine. Batifolette disait comme cette fille d'opéra : « Le père de mon enfant, je ne le connais pas, c'est sans doute un de ces messieurs. »

— Mais comment est-elle au bras du capitaine Renaud, un si galant homme ?

— Tout galant homme renferme un homme galant. Avant d'être sa femme, Jeanne Toutyva, car je sais son nom...

D'Ayguesvives interrompit Monjoyeux.

— Toutyva, ce n'est pas là un nom de famille.

— Je n'ai pas vu son acte de baptême ; mais je crois fermement qu'elle a été reconnue par un ménétrier de son pays, qui avait fait danser Batifolette. Or, le ménétrier qui a son acte de l'état civil, se nomme Toutyva devant la loi.

— J'accepte l'explication ; continues.

— Eh bien, Jeanne Toutyva a été d'abord la maîtresse du colonel, une adorable maîtresse s'il en fut.

— Alors il a eu la virginité de son cœur, comme le beau Dunois aurait pu avoir celle du cœur de Jeanne d'Arc.

— Des bêtises ! Ce cœur-là n'a jamais eu de virginité. Le baptême n'a pas lavé son péché originel.

— C'est pour cela sans doute qu'elle a un nuage sur le front.

— Oh ! ce nuage n'est pas là pour si peu ! c'est qu'elle médite quelque nouveau drame.

— Quoi ! avec cette figure virginale, avec ces airs nonchalants. On dirait un ange qui a mis ses ailes au vestiaire.

— Oui, oui, c'est l'ange des ténèbres ou plutôt l'ange de l'Ambigu-Comique.

— Parle ! parle ! je sens que je vais l'adorer ; je commence à comprendre le colonel Renaud.

— Tu ris, mais il n'est que trop vrai qu'on aime les femmes pour leur perversité bien plus que pour leurs vertus. La raison en est bien simple, c'est l'amour du péché, c'est le démon qui souffle cette flamme et cette fumée. Plus le péché est grand, plus l'amour est grand. La vertu n'est pas un attachement, c'est un détachement. Plus la femme est pure, plus elle nous montre le chemin du ciel.

— Est-ce que tu fais une conférence.

— Dieu m'en garde, puisque j'ai quelque chose à te dire.

— Eh bien ! conte-moi l'histoire de cette femme.

— Combien me paieras-tu la ligne ? car ce que je vais te dire n'a jamais été imprimé. Si nous allions vers le buffet ?

— Non, tout à l'heure, quand je saurai l'histoire. Alors pour te payer je t'offrirai un verre d'eau ou une tasse de café glacé.

— Je reconnais là tes façons de grand seigneur. Écoute :

Et Monjoyeux conta ainsi cette histoire à d'Ayguesvives.

— Tu ne connais pas la Picardie ? C'est un pays sans paysage ; les révolutions du globe n'y ont pas marqué le pouce de l'artiste. Quelques collines imperceptibles sur des plaines infinies, une terre plus ou moins féconde pour les laboureurs, quelques rares monuments, un ciel gris. Voilà tout.

— Non, ce n'est pas tout ; il y a de jolies filles en Picardie. Manon Lescaut était née par là. Manon Lescaut, une femme trois fois femme. Ce n'est qu'une héroïne de roman, diras-tu ? Sache-le bien, elle a vécu. L'abbé Prévot l'a aimée, l'abbé Prévot a pleuré de vraies larmes quand il l'a vue passer sur la charrette des filles de joie. Jusqu'au Havre-de-Grâce, c'est de l'histoire, c'est de l'histoire vivante. Il n'y a que la mort dans les sables du nouveau monde qui soit un roman poétique.

— Oui, il y a de belles filles en Picardie. La pomme est en Normandie, mais c'est en Picardie que Paris la fit croquer aux trois

déeses. Mademoiselle Batifolette, la mère de Jeanne Toutyva, était déjà jolie pour son compte. Elle était femme de chambre, repasseuse, couturière, bonne à tout faire au château de Vieilfontaine. Les jours de fêtes rustiques, les Parisiens qui s'abattaient là tous les étés en gaie villégiature, la faisaient danser et valser démocratiquement. Ils pratiquaient avec elle le communisme avant la lettre. Quand les citoyens de la sociale affamés demandent huit jours de robes de soie, c'est qu'ils se souviennent que ces messieurs les petits barons ont eu par avance huit siècles de robes de toile. C'est une revanche. Ils oublient qu'il y a bien longtemps déjà que les robes de soie ont traîné dans l'antichambre. Bien des familles ont mis de l'eau dans leur vin ; on pourrait dire du vin dans leur eau.

D'Ayguesvives interrompit Monjoyeux :

Tu es incorrigible, mon cher, tu seras sentencieux toute ta vie. Sous prétexte de me conter une histoire, tu me fais un cours de philosophie.

— Tu as raison, je ferai toute ma vie l'école buissonnière. Donc Batifolette eut une fille qui

fut inscrite, il y a vingt ans, sur les registres de l'état civil sous le nom de Jeanne Toutyva. Le ménétrier reconnut l'enfant, mais ne voulut pas épouser la mère.

Quand Jeanne eut seize ans, elle était jolie comme une figure de Lawrence. Sa mère disait avec enthousiasme : « Ne dirait-on pas une fleur artificielle ! » Pour les paysans, c'est l'éloge par excellence. Ils sont trop près de la nature pour l'admirer.

Elle vint à Paris, une de ses arrière-cousines la mit dans un bureau de tabac où elle vendit trois ou quatre fois mystérieusement son innocence pour des rubans, des bijoux et des dentelles. Elle fit, demi-voilée, quelques apparitions à la Closerie. Elle aurait pu s'acoquiner à un amant quelconque, mais elle était ambitieuse ; elle disait tout haut qu'elle voulait devenir une femme du monde. On lui riait au nez, mais elle ne désorientait pas. Elle voyait son étoile, elle jurait qu'elle irait droit son chemin — de chute en chute. — Certes, elle était assez jolie pour mener à quatre chevaux la vie des courtisanes. On lui avait plus d'une fois proposé de la lancer sur cette voie

corinthienne. Mais elle avait tous les jours sur les lèvres le mot mariage.

Cependant elle ne se trouvait pas dans l'atmosphère voulue. Elle retourna chez sa mère comme si elle dût mieux trouver dans son pays en jouant la poupée parisienne. Sa mère était devenue une couturière célèbre à trois lieues à la ronde. Jeanne daigna tourmenter la machine à coudre ; elle mit des fleurs dans la maison. Elle eût bientôt une cour. On venait du château, on venait de la ville. Les hommes lui eussent volontiers commandé des robes, mais pas un ne parla mariage. Les amoureux espéraient bien avoir tous leur quart d'heure, mais l'horloge ne sonna pour aucun d'eux. Elle était sans peur parce qu'elle n'était pas sans reproches.

Il y avait trois mois qu'elle était revenue chez sa mère, quand elle lui dit :

— Il faut que je me marie tout de suite.

— Et un mari, ma chère Jeanne !

— Le premier venu. Je sens quelque chose là.

Elle ne montra ni sa tête ni son cœur. Elle se cacha les yeux, mais ce fut Batifollette qui

pleura. Jeanne confia à sa mère que dans le bureau de tabac un monsieur qui venait tous les jours en équipage armorié lui acheter des cigares, lui avait promis de l'épouser si elle allait un matin chez lui. Elle avait été si éblouie du luxe de ce monsieur, qu'elle s'était soumise à toutes ses fantaisies, ne croyant pas qu'un homme de si bonne mine songeât à la tromper.

— C'est mon histoire, dit Batifolette en pleurant plus fort.

Et tout fut dit.

On chercha bien vite un épouseur.

Il y avait porte à porte un paysan qui vivait de peu sur dix arpents d'héritage. La terre si vantée par les poètes primitifs est presque toujours une marâtre pour le pauvre monde.

Pierre Lebrun avait beau tourmenter son champ, il avait beaucoup de peine à se nourrir et à nourrir ses bêtes après le plus rude des labeurs. Il ne se plaignait pas; il croyait que le travail est une loi. Il se levait tôt, il se couchait tard. Il ne prenait le soir qu'une heure de loisir pour aller causer avec ses voisines. Il trouvait Jeanne bien jolie, mais il n'osait espérer

qu'elle voulût d'un rustre comme lui. Tout rustre qu'il fût, il n'était pas tant à dédaigner. Jeune encore il portait une belle tête. Il est vrai qu'il la portait mal. Il n'était pas trop bête. A la charrue, au déjeuner et au goûter, tout en émiettant la moitié de son pain aux oiseaux — il n'y a que les pauvres qui soient riches — il lisait quelque vieux livre trouvé dans l'armoire au linge, ou bien l'almanach nouveau, ou bien un journal de rencontre. Il avait une vague idée de toutes choses.

— Si tu épousais Pierre Lebrun? dit Batifolette à sa fille.

— Est-ce qu'il a de l'argent?

Jeanne avait pensé tout de suite qu'avec la tête de Pierre et un peu d'argent on pourrait faire bonne figure à Paris. On achèterait un bureau de tabac, ou une papeterie, ou un hôtel meublé.

— Il a du bien au soleil, dit la mère. Dix arpents de vignes, de terre et de bois qui ne doivent rien à personne.

— Eh bien, dis-lui que je l'aime, car il n'y a pas de temps à perdre.

— Il ne voudra peut-être pas de toi.